

rait le Roi ; il était en masque lui-même : et quoiqu'il fût fort ajusté et nous autres aussi, on résolut, dès le Louvre, de ne point se démasquer. Nous allâmes d'abord chez M. de Sully, où il vint quantité de masques, entre autres une troupe de pèlerines dont étaient les comtesses de Fiesque et de Frontenac, qui ne se démasquèrent pas. Après que nous fûmes partis, Monsieur (Gaston d'Orléans) affecta de leur parler, afin qu'on me le dit. Deux ou trois jours auparavant nous les avions rencontrées sur les degrés de M. Sanguin, où elles étaient allées en masque. On les avertit que je venais, elles s'en allèrent et nous les rencontrâmes (chez M. de Sully) comme je l'ai dit. Je pris la comtesse de Fiesque par la main, et je la lui serrai ; elle le raconta à tout le monde, augurant par là que j'avais quelque radoucissement pour elle. A qui m'en parla, je répondis : "Je l'ai fait pour me déguiser : je ne puis rien imaginer de plus dissemblable à moi-même que de témoigner me familiariser avec la comtesse de Fiesque."

La nuit se passa à courir les bals et la duchesse rapporte que nombre de fois elle y rencontra les fausses "pèlerines", mais sans jamais pouvoir les rejoindre ni les identifier, celles-ci gardant toujours soigneusement leurs masques et s'étudiant, avec une extrême habileté, à quitter la place sitôt qu'apparaissait la Grande Mademoiselle. Ce qui donnait à son orgueil l'illusion et la satisfaction de croire qu'elle les chassait de tous les salons de Paris qu'elle daignait honorer de sa présence. "Cette masquerade, racontent les "Mémoires" fit grand scandale. Les prédicateurs prêchèrent contre. Le Roi et la Reine s'en indignèrent, et personne ne se vanta d'en avoir été."

Un peu plus tard, Montpensier remportait sur ses deux ennemies — j'allais écrire ses deux victimes, — un triomphe aussi cruel qu'éclatant.

"Monsieur le Cardinal — agissant d'une manière fort galante et fort extraordinaire — pria à souper leurs

Majestés, Monsieur, la reine d'Angleterre, la princesse sa fille et moi. Nous trouvâmes son appartement fort ajusté ; le souper fut magnifique en poisson. Ce fut un dimanche de carême ; on dansa après souper ; il mena les deux Reines, la princesse d'Angleterre et moi dans une galerie qui était toute pleine de ce que l'on peut imaginer de pierreries et de bijoux, de meubles, d'étoffes, de tout ce qu'il y a de joli qui vient de la Chine ; de chandeliers de cristal, de miroirs, tables et cabinets de toutes les manières ; de vaisselle d'argent, de parfums, gants, rubans, éventails. Il ne nous dit point ce qu'il voulait faire de tout cela : tout le monde voyait bien qu'il avait quel sein en tête, et on disait que c'était une loterie qui ne coûterait rien. Je ne pouvais le croire. Il y avait pour plus de quatre ou cinq cent mille livres de hardes et nippes. Deux jours après on sut ce mystère. On était chez lui : il fit entrer la Reine dans son cabinet, où je l'accompagnai et où l'on tira la loterie. Il n'y avait point de billets blancs ; il donna tout cela aux dames et aux messieurs de la Cour. Le gros lot était un diamant de quatre mille écus que le sort donna à La Salle, sous-lieutenant des gendarmes du Roi. Je tirai un diamant de quatre mille livres ; ainsi chacun eut son fait.

"Cette galante libéralité fit beaucoup de bruit à la Cour, par tout le monde et aux pays étrangers. Elle était extraordinaire, et je pense qu'on n'avait jamais vu en France une telle magnificence. Les comtesses de Fiesque et de Frontenac firent ce qu'elles purent, par leurs amis, pour en être ; elles disaient que c'était un affront qu'il n'y eût qu'elles qui n'y fussent point. M. le cardinal ne le voulut jamais, à ma considération. La Reine même le dit le plus obligeamment du monde, et j'en remerciai M. le cardinal."

Après la pluie le beau temps, dit le proverbe, mais, nécessairement aussi, après le beau temps la pluie. Ces alternatives agréables ou maussades de la température représentent bien les chances diverses de cette

guerre, essentiellement féminine, que poursuivait la duchesse de Montpensier contre ses anciennes maréchales de camp devenues ses souffre-douleur. Ainsi, la joie mauvaise de ce triomphe indigne obtenu chez Mazarin, fut-elle presque aussitôt gâtée par un incident grave, aussi singulier qu'imprévu, désagréable au possible, et souverainement ennuyeux pour la Grande Mademoiselle. Un commérage causa tout le grabuge, lequel faillit dégénérer en bagarre sanglante. De fait, ce potin-là était un fameux coup de langue : rien d'étonnant à ce qu'il créât, comme dans la comédie de Shakespeare, beaucoup de bruit pour rien.

On était au lendemain de la prise de Dunkerque et de la bataille des Dunes. Le Roi, revenu de l'armée, tomba dangereusement malade à Calais et fut plusieurs jours entre la vie et la mort. On exposa le Saint-Sacrement dans toutes les églises de Paris et des prières publiques furent ordonnées pour obtenir du ciel la guérison du monarque. Or, le jour même où Louis XIV recevait le viatique, à l'heure précise où la France à genoux, pleurait l'agonie de son roi, madame de Sully, rendant visite à la Grande Mademoiselle, lui raconta que des violons avaient donné une aubade à la place Royale ; que de là, passant sur la rue des Tournelles, ils s'étaient arrêtés devant la maison occupée par mesdames de Fiesque et de Frontenac, qui logeaient alors porte à porte, pour y recommencer leur musique, au plus grand scandale de la foule assemblée, et à l'indignation, plus grande encore des comtesses, lesquelles, emportées par une sainte colère, avaient fait sortir leurs gens pour battre les violons.

Là s'étaient terminés la visite et le récit de Madame de Sully à la Grande Mademoiselle, laquelle, partageant le sentiment de réprobation universelle contre les malencontreux racleurs d'archet, avait déclaré, avec un verbe et des gestes de pandour, qu'il fallait châtier cette canaille, et rudement et promptement.